

Lurelu



Le chemin enchanté de Jacinthe Potvin

Raymond Bertin

Volume 38, Number 1, Spring–Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73838ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

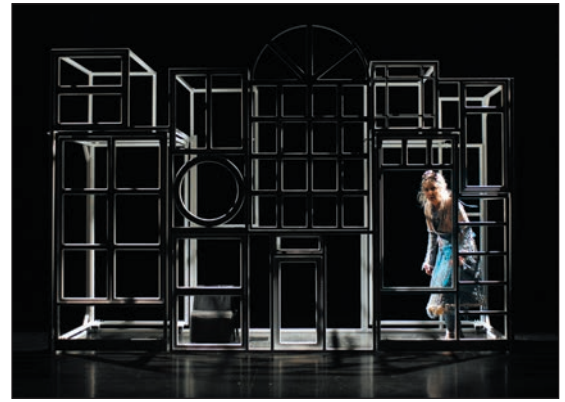
Bertin, R. (2015). Le chemin enchanté de Jacinthe Potvin. *Lurelu*, 38(1), 19–20.



(photo : Céline Lalonde)

Le chemin enchanté de Jacinthe Potvin

Raymond Bertin



Le plus court chemin entre l'école et la maison

(photos : Laurence Labat)

Petit train va loin, comme on dit. Il y a six ans, *Lurelu* rencontrait la metteuse en scène et directrice artistique de la compagnie Mathieu, François et les autres..., Jacinthe Potvin, pour faire le bilan de dix ans de création (voir notre entretien dans le vol. 32, n° 1). Depuis, en continuant à maintenir une structure d'entreprise minimale, l'artiste poursuit sa route et s'est même offert un retour à son ancien métier de comédienne, dans un spectacle en solo qu'a écrit pour elle l'auteur Jean-Rock Gaudreault. La complicité entre ces deux-là ne date pas d'hier : la metteuse en scène a déjà produit et monté cinq de ses pièces, et une sixième sera créée l'automne prochain. Après l'immense succès *Mathieu trop court, François trop long* (1998), il y a eu *Deux pas vers les étoiles* (2002), *Pour ceux qui croient que la Terre est ronde* (2005), *La migration des oiseaux invisibles* (2008) et, récemment, *Le plus court chemin entre l'école et la maison* (2012).

Cette dernière pièce, Jacinthe Potvin l'a reçue comme un cadeau. Créée lors de la douzième édition du festival Les Coups de théâtre, elle a été présentée en tournée un peu partout (plus de quatre-vingts représentations à ce jour). Puis, dans le Bas-Saint-Laurent, en Gaspésie et sur la Côte-Nord l'automne dernier, douze représentations dont la comédienne était encore tout imprégnée au moment de cet entretien. De Rimouski à Petite-Vallée, en passant par Amqui et New Richmond, puis Sept-Îles, Port-Cartier et Baie-Comeau, ce sont 2649 kilomètres que la petite équipe a parcourus avec bonheur à la rencontre de ces enfants qui habitent notre vaste territoire. «C'est beau et c'est grand, le Québec, presque trop, on l'oublie!» lance-t-elle, avant d'ajouter : «J'ai reçu un accueil très chaleureux, partout les enfants sont les mêmes, ils adorent se faire raconter des histoires!» Il n'allait pas de soi, pour celle qui s'était convertie à la mise en scène, de rehausser ses patins d'actrice : «Au début, je ne savais pas si j'avais le goût de remonter sur les planches, surtout en solo, où on ne peut pas s'appuyer sur l'échange avec des partenaires. J'avais jadis fait un solo avec

le Théâtre de Carton : tout est basé sur le contact avec le public, on est plus proche d'un récital que d'une pièce de théâtre. Mais pouvais-je passer à côté d'une telle œuvre? Ça a été l'occasion de mettre ensemble mes deux métiers : celui que j'ai appris ces dix dernières années et celui que j'avais pratiqué trois décennies auparavant.»

Un travail d'équipe

Pour cosigner avec elle la mise en scène de ce solo, Jacinthe Potvin a fait appel à un complice, Yves Dagenais, spécialiste du théâtre clownesque avec qui elle avait travaillé à la création de *La migration des oiseaux invisibles*. «J'avais aimé son travail, son regard précis, la clarté de ses attentes, explique-t-elle. Nous avons beaucoup utilisé la caméra durant les répétitions, car je voulais voir, prendre une certaine distance.» *Le plus court chemin entre l'école et la maison* raconte une histoire proche du conte à travers les yeux et la voix d'une «vieille petite fille», Félicia, qui, de sa maison, a une vue imprenable sur le chemin qu'empruntent les enfants qui marchent vers l'école ou en reviennent. Souffrant de ce qu'elle appelle «une allergie à l'enfance», l'héroïne se cache pour scruter «ses enfants», auxquels elle a donné des noms qui leur ressemblent, mais qu'elle n'ose pas aborder, eux qui ignorent même son existence. En commentant leurs allers et venues, la vieille, espiègle, enjouée, amoureuse, se confie et se révèle peu à peu. Face au public, Félicia entraîne les jeunes spectateurs dans une sorte de soliloque sinueux, un texte poétique, assez exigeant, mais qui parvient à retenir l'attention des jeunes de 6 à 9 ans auxquels il s'adresse.

La maison de Félicia, son domaine qu'elle ne quitte pas, prend une importance particulière dans l'histoire. Le réputé sculpteur Michel Goulet a imaginé une maison de verre, transparente, dont on ne voit que les lignes de la structure mobile, portes et fenêtres s'ouvrant et se refermant, des sections s'avancant ou se rétractant au gré des mouvements du personnage. Pour maintenir

l'attention des enfants tout au long de cette histoire non linéaire, les jeux d'éclairage (signés André Rioux) et les musiques originales (de Catherine Gadouas) servent de balises. Le costume bigarré (conçu par Ginette Grenier) – fait de nombreuses couches de tissus multicolores, avec des ailes d'ange diaphanes –, le maquillage soulignant notamment les yeux (réalisé par Suzanne Trépanier) et la coiffure frisottée parsemée de rubans contribuent à faire de Félicia un personnage coloré. La comédienne l'incarne avec justesse et suffisamment de nuances pour tenir son public en haleine.

«L'idée était d'établir une grande complicité, une relation directe, alors qu'elle ne parle pas au public mais à elle-même, souligne-t-elle. Cet espace du public, frontal, devient le miroir où elle se mire. Je suis fascinée par la capacité d'écoute des enfants : ils aiment se faire raconter des histoires, surtout des histoires de grandes personnes. Une petite, un jour, est venue me dire : "Moi aussi j'aime les histoires d'amour".» Ces anecdotes, la directrice artistique de Mathieu, François et les autres... en rapporte plein de ses tournées. Mais, justement, comment se porte la tournée? La diffusion est-elle à la hauteur des attentes?

L'art formateur

Alors qu'elle enchaîne les spectacles dans la région montréalaise, grâce au Conseil des arts de Montréal en tournée, Jacinthe Potvin note : «La question de la diffusion est une question large, et grave. Ce n'est pas pour me plaindre, mais c'est plus fragile que c'était, ici comme en France : l'offre de propositions artistiques explose, et c'est tant mieux, mais la demande stagne. Les coupes budgétaires ont des répercussions. Tout ce qui retombe sur les épaules des enseignants, c'est incroyable : on vise l'efficacité directe. Mais l'importance de la culture, la rencontre entre les enfants et l'art professionnel... que ce ne soit pas juste une sortie par année, c'est tellement riche et précieux, ces rencontres! Le danger, c'est qu'on choisisse des



Le plus court chemin entre l'école et la maison

propositions qui plaisent à tous au détriment de créations plus audacieuses. Et puis, il est vrai que c'est exigeant pour un professeur d'amener toute sa classe au théâtre. La diffusion du théâtre jeunes publics est souvent liée à la passion de quelques profs. Ce n'est pas normal, il me semble que cela devrait faire partie du cursus même de formation des enseignants : le développement de la sensibilité par l'art, la curiosité, etc. L'art formateur, ce n'est pas vraiment entré dans nos mœurs, et on n'a pas des dirigeants politiques pour qui cela semble prioritaire...»

La directrice artistique se fait volubile sur ce sujet : «J'étais à Rimouski récemment et les gens de la Commission scolaire ne savaient pas s'ils avaient les budgets pour emmener les enfants au théâtre, et qui allait payer cette sortie. Alors que la création en théâtre, en arts multidisciplinaires, en danse et en musique est florissante, les diffuseurs

doivent faire des choix déchirants, ils font plus attention, car ils ont de la difficulté à remplir leurs salles : ça crée beaucoup de fluctuations difficiles à vivre pour les créateurs. On observe la même tendance en France : de grandes structures culturelles, où il y avait de solides programmations en théâtre jeunes publics, voient leurs directeurs artistiques vieillissants quitter pour la retraite, et on ne les remplace pas toujours par d'autres qui ont les mêmes préoccupations; ailleurs, ce sont les soutiens financiers qui sont dangereusement amputés. Nous vivons dans une ère de plus en plus complexe, ce n'est pas le moment, il me semble, de couper dans nos outils de réflexion.»

Molière à la rescousse

Cela nous amène à parler du prochain spectacle de la compagnie, une nouvelle pièce de Jean-Rock Gaudreault intitulée *Jouez, monsieur Molière!*, une docu-fiction qui se déroule dans la loge de Molière, au Palais-Royal, à Paris, le 17 février 1673 : le célèbre auteur et comédien, malade, se prépare à entrer en scène pour la dernière fois, pour

la quatrième et ultime représentation du *Malade imaginaire*. Se croyant seul, il entend un bruit et découvre un garçon caché dans l'armoire à costumes : cet enfant de douze ans se révèle être le fils de Louis XIV, Louis de France, qui voulait rencontrer son idole secrète en pénétrant dans ce lieu interdit par son précepteur.

«Ce sera la rencontre inédite entre un vieux et un jeune, deux générations fascinées l'une par l'autre, avec beaucoup de tendresse. De façon originale, c'est le vieux Molière, le plus audacieux, qui porte la désobéissance. Ce texte arrive à point, car il parle du droit à la libre pensée. Le jeune Louis a aussi sa petite désobéissance puisqu'il s'est caché dans la loge. Les jeunes pourront s'identifier à lui. Pour l'incarner, nous avons choisi de passer par le jeu masqué : il porte un demi-masque, alors le corps s'exprime, la présence physique devient très importante. C'est aussi une ode au théâtre, au plaisir du jeu, de la liberté qu'entraîne la création : chaque fois que Molière se met à parler, il fait naître le théâtre!» conclut la metteuse en scène, enthousiaste.

(lu)



Alexandre Dubois et Normand Canac-Marquis en répétition pour *Jouez, monsieur Molière!*

(photos : André Rioux)